

FRANZ BARTELT

HOMMAGE À JACQUES ANQUETIL

L'événement échappa à la presse locale comme à la presse nationale : Jacques Anquetil naquit à Saint-Nazaire le 14 octobre 1934, d'un père prénommé Jacques, conformément à la tradition familiale, et d'une mère dont on sait seulement que la rumeur nazairienne lui prêtait la singularité d'avoir un petit vélo dans la tête, conviction audacieuse dans une ville surtout vouée aux choses maritimes.

Les fées ayant négligé de se pencher sur son berceau, l'enfant put s'épanouir sans histoires et sans bousculades. Ce fut tranquillement qu'il fit son premier rot, son premier pas, sa première dent, qu'il prononça son premier mot, qu'il gagna sa première bosse en dégringolant des bras de sa mère, qui, le cas échéant, cassait aussi des assiettes et des verres par étourderie naturelle.

Ni très intelligent ni très bête, il ne se situait pas pour autant dans cette moyenne suffisante qui, à la longue, produit des fonctionnaires, voire des conducteurs de train ou des professionnels de l'épicerie de détail. Sa mère, dont le petit vélo poursuivait ses tours de piste, rêvait abondamment de le voir embrasser la carrière militaire, mais la Seconde Guerre mondiale,

survenant trop tôt, alors que le loupot entra dans l'âge de raison de sa septième année, mit un terme à ces ambitions démesurées : elle comprit qu'une opportunité aussi radicale de voir son fils — somme toute moins précoce que Bara — en grand soldat, et peut-être en héros de l'infanterie, ne se représenterait plus avant longtemps. Elle prit son parti de cette impossibilité historique et n'en conçut aucune amertume, car ce n'était pas une femme qui concevait facilement.

C'est donc sans nécessité plausible qu'elle se consolait en ressassant :
« Le principal, c'est qu'il ait les jambes de son père ! »

Ce disant, elle joignait les mains, de ravissement.

Depuis des siècles, les hommes de la famille Anquetil passaient pour être nettement mieux jambus que la majorité de leurs contemporains. Cette qualité ne les déterminait pas dans le moindre privilège et ils n'en tiraient aucun bénéfice, sinon la vanité d'être cités en référence lorsqu'il devait se formuler quelque part en ville une opinion au sujet d'une cuisse ou d'un genou. Ce qui ne se proposait pas tous les jours dans les conversations.

Le père de Jacques Anquetil, Jacques Anquetil lui-même, fils d'un Jacques Anquetil qui aurait pu se faire pincer l'oreille par l'Empereur, exerçait le métier de bottier qui est, en quelque sorte, la vocation normale d'un homme doué du bout de l'orteil à l'articulation de la hanche. Pendant un temps, il s'était senti une vocation de danseur étoile, mais, dépourvu de toute finesse d'oreille, il avait dû renoncer à ce destin stellaire.

« Pour danser, il faut l'oreille musicale, lui avait dit son père qui était cordonnier comme son père avait été sabotier. À l'opéra, on danse moins avec les jambes qu'avec les oreilles. Si tu veux vraiment faire l'artiste, deviens bottier. Dans ce métier, c'est ce qui nous rapproche le plus de l'oreille. »

Ainsi, de génération en génération, de sabots en croquenots, de croquenots en bottines et de bottes en cuissardes, les hommes de la famille

Anquetil se donnaient le sentiment de s'élever petit à petit vers un idéal acoustique en accord avec le galbe parfait de leurs jambes.

« Je le vois danseur. Mais, pour cela, il doit rompre avec la tradition familiale ! Il ne reprendra pas l'échoppe, non ! » décida le père Anquetil qui conjecturait assez justement qu'avec la botte les métiers de la chaussure avaient atteint une étape indépassable sur l'échelle du rendement musical.

« Danseur, tout de même, ça fait beaucoup, protestait mollement la mère.

— Danseur ! clamait le père.

— Peut-être que c'est aller un peu vite...

— Il a déjà les jambes. Il n'est pas loin d'avoir l'oreille.

— Pour l'oreille...

— Il l'aura ! »

Le père ne se trompait pas. Inscrit aux cours municipaux de musique, le petit Jacques montra de bonnes dispositions pour le solfège. Deux ans plus tard, il entra dans la classe de piano et, après quelques saisons d'opiniâtreté, il taquinait plaisamment l'éléphant.

« Il connaît vingt-huit morceaux ! s'enthousiasmait le père. Si ce n'est pas de l'oreille, ça, je ne m'appelle plus Jacques Anquetil et je ne suis plus bottier à Saint-Nazaire ! »

Bien qu'elle ne se fit aucune illusion sur le doigté massif de son fils, la mère convint que ce dernier n'était pas dénué des qualités d'oreille qui conditionnent une carrière de danseur. Elle ne vit pas d'inconvénients, dès lors, à le confier aux soins attentifs d'un professeur très âgé, et donc très expérimenté, qui avait eu les honneurs des scènes parisiennes, quarante ans auparavant.

D'un caractère flexible et d'une nature indolente, il ne serait pas venu à l'idée du petit Jacques de résister à la détermination de ses parents. Il avait la jambe innée, il eut l'oreille acquise. Rien ne le dérangeait moins que de

coordonner les deux dans des manœuvres chorégraphiques, fût-ce sous l'autorité d'un presque invalide qui, pour ne pas se priver d'un gagne-pain régulier, avait l'habitude d'accorder du génie aux rares élèves dont il administrait la vocation.

« Jacques Anquetil ! chevrotait-il à perdre haleine, voilà un nom qui appelle la gloire ! Croyez-moi : avec un peu de persévérance, quelques leçons supplémentaires, dans moins de trois ans, sa réputation sera nationale ! Que dis-je ? Internationale ! D'ailleurs, c'est déjà un grand. Ma sensibilité d'artiste ne m'a jamais trahi. Regardez-le ! Mais regardez-le donc ! Il ne danse pas : il vole ! Et quelles jambes ! »

Jacques Anquetil se pliait d'autant plus volontiers à cette discipline impérieuse qu'impose l'apprentissage de l'art et de la manière que le professeur, piégé par les calamités de la vieillesse, s'endormait fréquemment au milieu d'une leçon. Le jeune homme profitait de ces siestes pour entreprendre de longues promenades dans les quartiers populaires de Saint-Nazaire.

Vers l'âge de dix-huit ans, il se découvrit une passion extravagante pour le vin blanc. Installé au zinc, il prenait un renversant plaisir à vider avec une lenteur d'homme qui a la vie devant lui quelques verres d'un gros plant ordinaire. C'était une activité qu'il estimait plus encourageante que la danse. Il manigança de s'y obstiner. Sans en instruire ses parents.

« Je suis né avec le foie sec, se disait-il. Je sens que le vin blanc me fait du bien. »

Au cours des années 50, le vieux professeur mourut dans le creux de son fauteuil pendant un de ces sommes que berçaient des airs d'opéra, l'armée réforma Jacques Anquetil, le bottier créa une petite fabrique de chaussures à bon marché, sa femme adopta comme règle des comportements de plus en plus étranges, comme de sauter à pieds joints

dans les flaques d'eau ou comme de se jeter au cou des bonnes sœurs en les appelant maman.

Ce fut dans un de ces bars à matelots où il venait s'humecter le foie que la sourdine d'un poste de radio apprit à Jacques Anquetil qu'il n'était plus seul au monde. Quoiqu'il se jugeât infailible d'oreille, il préféra se dire, avec la modestie qui lui était propre, qu'il avait peut-être mal entendu. Il approchait de ses vingt-trois ans et c'est un âge qui ne court pas au-devant des soucis et des complications. Il ne savait pas vraiment où la vie avait choisi de le conduire et, de toute façon, il n'était pas pressé d'y arriver. C'était toujours de bonne grâce qu'il se soumettait à la volonté vertigineuse de son père, lequel ne désespérait pas de l'applaudir un jour à l'Opéra. Les professeurs de danse succédaient aux professeurs de danse. L'élève tenait sa place dans des ballets de fin d'année, sur le plancher des patronages, sur l'estrade des fêtes de quartier. Mais il s'avérait surtout assidu au café où son aptitude à consommer du vin blanc sans en avoir la tête échauffée le consolidait dans une réputation on ne pouvait plus avouable.

Quelques soirs plus tard, alors qu'il se présentait à la porte de l'échoppe désormais transformée en appartement, il fut accueilli par les glapissements de sa mère penchée à une des fenêtres de l'étage.

« Jacques ! Jacques ! C'est toi, Jacques ! Je ne sais pas ce qui se passe ! Viens vite ! »

Il se passait qu'elle avait entendu, prononcé dans le poste de radio, le nom de son fils associé à des éloges d'une espèce particulièrement transcendante. Elle en était toute perturbée et cavala à travers la maison en levant les bras au ciel.

« Est-ce croyable ? répétait-elle en grimaçant. Ils ont bien dit *Jacques Anquetil* ! C'est toi ! Ce que je n'ai pas compris, c'est qu'il était question de vélo. Qu'est-ce que le vélo peut bien venir faire dans une famille comme la nôtre ? Tu ne me caches pas quelque chose, au moins ? »

Devant la même information, le père manifesta l'agacement d'un orgueil blessé. Pour cause. Derrière son dos, les employés de l'usine se moquaient de lui. Une main ironique, et peut-être malveillante, avait tracé sur le mur de l'atelier une grande bicyclette portant, à n'en pas douter malgré le graphisme approximatif, un bottier converti dans la production de souliers quelconques. Encadrant cette œuvre d'art vulgaire, une inscription d'une grossièreté repoussante : *Baisse la tête, t'auras l'air d'un coureur !*

Il était trop patron, trop fier de sa réussite, trop méprisant aussi, pour admettre qu'on pût, premièrement, plaisanter avec son patronyme, deuxièmement, qu'on se permît de le tutoyer, troisièmement, qu'on osât l'exhorter à baisser la tête.

« Quand on a des jambes comme les nôtres, on va la tête haute ! »

À Saint-Nazaire comme ailleurs, la guerre avait balayé bien des splendeurs anciennes. Les jambes des Anquetil ne constituaient plus qu'un souvenir imperceptible dans la mémoire des plus nostalgiques, à peine une trace caduque d'un folklore en voie de décomposition, au plus une légende, une invention de ces vieux temps en mal de divertissement, qui voyaient des fées derrière chaque caillou et le diable dans les conduits de cheminée.

« N'empêche que les Anquetil peuvent se vanter d'avoir les plus belles jambes de Saint-Nazaire ! », grognait le père, non sans aigreur.

Cependant, il se renseigna aux meilleures sources, s'abonna au journal *L'Équipe*. Il collectionna les photographies de l'illustre coureur et les examina à la loupe pendant des jours et des semaines, année après année, afin de se convaincre que ces jambes sportives, musculeuses, acculées à perpétuer invariablement le même mouvement de rotative, mécanique puissante, certes, mais limitée dans ses fonctions, n'égaleraient jamais celles, attestées depuis deux siècles, des Anquetil de Saint-Nazaire.

« Plutôt que de le diriger vers la danse, tu aurais dû lui offrir un vélo ! reprochait la mère, qui devenait vindicative.

— Si on pouvait tout prévoir... », disait le père.

La mère s'acharnait :

« Toi qui sais toujours tout, tu aurais dû savoir ça aussi.

— Tu voulais en faire un militaire, c'est pas mieux, se défendait le père.

— Militaire, c'est plus près du vélo que danseur ! »

Dès qu'ils passaient un moment ensemble, c'était pour se disputer. Même, ils en vinrent quelquefois aux mains.

Pendant que, sur les routes, Jacques Anquetil volait d'étape en étape, avalait les cols et renvoyait la montre dans son coin, Jacques Anquetil flottait d'un bar à l'autre, le foie mouillé sans relâche, l'œil posé sur d'insaisissables formes qu'il apercevait de l'autre côté de la vitrine et qui lui inspiraient, sans raisons appréciables, de vastes raisons de respecter le monde. Il s'intéressait au cyclisme. Et surtout à son homonyme qui venait de gagner son cinquième tour de France. Il avait appris par cœur des pages entières du journal *L'Équipe* dont la lecture soutenue organisait la plus grande partie de la vie familiale.

« Il ne tiendra plus bien longtemps, pronostiquait le père.

— Maintenant que le mal est fait..., pleurnichait la mère.

— Je vois surtout qu'il a les jambes qui sont en train de se déformer. C'est net.

— Mais lui, ses jambes sont connues dans le monde entier ! insistait la mère.

— C'est la fin, je te dis ! Dans moins d'un an, il aura disparu de l'actualité ! Et nous, les Anquetil, nous serons rétablis dans nos droits. »

Ce n'était qu'un fantasme, aussi bien pour le père que pour la mère, qui vieillissaient en tentant de fatiguer leur déception.

À trente ans révolus, Jacques Anquetil, fils de Jacques Anquetil, s'avisa qu'il connaissait tous les bistrotts de Saint-Nazaire et qu'il ne serait sans doute pas mauvais, pour sa gouverne, d'approfondir l'expérience qu'il avait des comptoirs en s'élançant dans la conquête de nouveaux espaces à boire. En campagne, de préférence.

Il prit congé de ses parents, sans émotion, comme quelqu'un qui va au pain. La mère vida ce qu'il fallait de larmes pour que la petite cérémonie prît une tournure un rien déchirante. Et le père, que ses responsabilités patronales portaient à la grandiloquence, posa la main sur l'épaule de son fils et déclara, après un silence volontairement interminable :

« Voilà. N'oublie jamais que tu es né Jacques Anquetil et que c'est un honneur dont il faut toujours se montrer digne. »

Il avait conçu le projet de traverser la Bretagne du sud au nord (pour autant que ce pays entièrement composé d'ouest eût un sud et un nord), en n'empruntant que les chemins vicinaux et quelques départementales chichement fréquentées. Équipé d'un vélo de course, d'une remorque de dimensions modestes, d'un sac à dos et d'une musette ventrale, il voyageait par le train ou par l'autobus, d'un village à l'autre, étapes infimes d'un parcours qui le relançaient quotidiennement sur les routes pendant une vingtaine d'années.

Quelques kilomètres avant la localité où il se proposait de faire halte, ou à la gare qui la précédait, il quittait le train ou descendait de l'autobus et, juché sur son vélo, emmaillotté de jaune triomphal, l'air hagard du sportif qui ne doit qu'à sa volonté d'avoir survécu à l'effort qu'il vient d'accomplir, ce cycliste strictement rondouillard, mais crédible par ce qu'il découvrait de ses jambes, glissait avec grâce entre deux rangées de fermes séparées par un ruisseau de purin.

Ayant trouvé sans difficultés la place de l'Église ou la place de la Mairie, il posait pied à terre, déployait une table légère, un parasol publicitaire

et un panneau informatif où les paysans seraient à même de lire ce message : « De passage dans votre région, le véritable Jacques Anquetil, l'homme aux jambes d'or ». Contre le pied du parasol, le vélo de course était exposé, surmonté d'une pancarte : « Véritable vélo du véritable Jacques Anquetil ». Sur la table, une collection de coureurs en fil de fer offerts à la vente : « Véritables souvenirs de Jacques Anquetil. Véritable fabrication à la main. Quantité véritablement limitée. »

En général, il voyait d'abord venir à lui les petits enfants, que les parents détachaient en éclaireurs. Puis c'était un vieillard en casquette et en canne, dont le regard concentrait toutes les méfiances de la population. Vérifications faites, le nom de Jacques Anquetil s'imposant avec romantisme aux esprits les plus bornés, les fermiers de tous âges et de toutes superficies apparaissaient, parfois accompagnés de leur épouse. Le maire ne manquait pas à l'appel. Mais comme son apparence, ses bottes et sa casquette n'en étaient pas moins d'un paysan que celles de ses administrés, il fallait qu'il se fasse reconnaître officiellement pour que la détente s'installe enfin dans la campagne.

« Comme ça, vous êtes le véritable Jacques Anquetil... », disait le maire.

— En chair, en os et en chaîne à vélo ! déclarait Jacques Anquetil en promenant sa carte d'identité sous les nez frémissants du premier cercle de curieux.

— On connaît », indiquait le maire sur le ton cultivé du savant que plus rien n'étonne.

Il poursuivait :

« On a suivi vos exploits à la radio. Et aussi un peu dans les journaux. Ce n'est pas qu'on aime tellement le vélo, mais on aime bien connaître le résultat des courses.

— Vous ne courez plus, maintenant ? demandait quelqu'un.

— C'est fini. Je suis quasiment à la retraite.

— Ça fait jeune, pour la retraite. Nous, par ici, on pédale jusqu'au cimetière. »

Jacques Anquetil leur expliquait alors qu'il avait décidé de refaire les grandes étapes de sa carrière, mais par les chemins les plus humbles, à travers les campagnes les plus étriquées, les moins renommées, pays ignorés par les organisateurs parisiens, contrées négligeables, lieux enclavés dans l'agriculture et sans gastronomie, vallées invisibles et sans dancing, communes inscrites sur les cartes en caractères de peu de prestige.

« On a pourtant une côte, vers Brûly, qui casserait les pattes aux meilleurs grimpeurs, soupirait le maire. Même les chevaux ne s'y fient pas.

— C'est pas la montagne, mais ça monte, insistait un gaillard en hochant gravement la tête.

— Le problème, continuait le maire, c'est qu'elle n'est pas connue, cette côte. Elle serait connue, il y a longtemps que le Tour de France y serait passé. Pour être connue, il aurait fallu qu'elle mène à une grande ville. Et Brûly, c'est quoi ? À peine trois cents habitants !

— N'empêche que c'est une côte !

— C'est une côte, mais elle n'est pas reconnue en tant que côte. Il y a des côtes quasiment plates et tout le monde en parle, parce qu'elles sont bien situées ou bien qu'elles sont en ville.

— Ah, une côte en ville, c'est l'idéal !

— Mais on est mieux ici. »

Rares étaient les villages qui ne pouvaient pas se prévaloir d'une voie éminemment pentue. Et trop méconnue, de l'avis des riverains. Jacques Anquetil parlait d'infortune géographique. Il disait aussi son amour de la France rurale. Il s'extasiait sur la qualité des raidillons locaux.

« Aussi, en venant vers vous, concluait-il avec gravité, j'ai le sentiment de réparer une des grandes injustices de l'histoire du cyclisme. »

Les paysans étaient si sensibles à cette démarche d'un grand homme, que la plupart du temps, après une délibération sommaire, le conseil

municipal se faisait un devoir de recevoir le visiteur avec une authentique solennité républicaine. Dans ces régions où l'eau n'est présumée potable que pour les animaux, il ne faut pas dix minutes pour fonder un vin d'honneur. Un petit blanc de Loire, souvent menu, mais toujours buvable, balisait avec fraîcheur les épisodes de la cérémonie. Il ne mettait jamais le feu à ces têtes denses comme du bois, tout en sublimant l'élocution de ceux qui en abusaient.

Beaucoup de discours (vice français, mais vertu chez le taiseux Breton qui a toujours plus à dire qu'il n'en dit) embellissaient ces instants orgueilleux. Jacques Anquetil narrait quelques pages inédites de ses aventures vélocipédiques : des crevaisons, des pépies, des crampes, des rencontres sentimentales. Juché sur une table, ne regardant jamais à improviser quelques boucles chorégraphiques qui se voulaient clairement une métaphore sportive. Les paysans se montraient enchantés de l'honneur qu'il leur accordait avec tant de simplicité.

Dans chaque village, pendant des années, semaine après semaine, jour après jour, Jacques Anquetil fit se lever le souffle de l'épopée. Par égards et par reconnaissance, on l'invitait, selon les contingences du calendrier, à conduire le défilé jusqu'au monument aux morts, à ouvrir le bal du 14-Juillet, à prendre la parole au banquet de la Fête-Dieu. Il inaugura des salles patronales, il porta des enfants sur les fonts baptismaux. On donna son nom à des rues, à des lavoirs, à des écoles communales et, même, à un terrain de football. S'il n'avait pas eu un sens aussi aigu de sa mission terrestre, il aurait plus de cent fois trouvé à se marier. La période des foins favorisant aussi bien le rhume que les sentiments, il ne se retint pas toujours de tomber amoureux, mais juste le temps d'éternuer, sans trop de fièvre, pour ne pas déférer à des tentations plus enracinantes.

Quand il quittait un village, le maire en personne tenait à venir lui serrer la main une dernière fois.

« Si vous pouviez passer à Sainte-Marguerite, suppliait l'élú, ça ferait un grand plaisir à mon cousin Paulet, qui est maire aussi. Il vous recevrait aux petits oignons, vous savez.

— J'y passerai, promettait Jacques Anquetil avec sincérité.

— Dites bien que vous venez de ma part, surtout. »

Vers le milieu des années quatre-vingts, sa mère, déjà âgée, se tua en dévalant les escaliers, laissant en héritage au père le petit vélo de sa folie. Ce dernier, obsédé par les jambes des Anquetil et mortifié par le peu de considération que le peuple nazairien leur concédait, se présenta en slip à l'enterrement et tint des propos navrants, quoique pédestres, en se claquant, du plat de la main, les mollets et les cuisses. Il ne survécut qu'un mois au chagrin d'être veuf et, comme il avait demandé à être incinéré et que ses cendres fussent répandues à Paris, dans le quartier de l'Opéra, il ne subsiste rien de lui à Saint-Nazaire, ce que d'aucuns trouveront certainement dommage.

Désormais orphelin, Jacques Anquetil reprit ses pérégrinations à travers la Bretagne agricole. Il n'était triste que le matin, au réveil. Tout en débouchant une bonne petite bouteille, il pensait alors à son père, à son grand-père, à ces ancêtres, tous génialement jambus, mais morts dans un anonymat qu'on ne pouvait tenir que pour une forme d'iniquité du destin.

Personnellement, il ne se plaignait pas de son sort. Il avait été reçu dans un nombre de mairies qui aurait fait pâlir de jalousie les coureurs du Tour de France les plus attachés aux honneurs. Ses jambes avaient été officiellement glorifiées par des centaines de conseillers municipaux, admirées par des quantités flatteuses de femmes, photographiées par des communiantes, touchées du bout des doigts par des jeunes mariées qui fermaient les yeux en formulant un vœu, chantées en alexandrins d'alambic par des poètes diplômés des académies florales.

Quand il avait fait le tour de ses soucis, ce qui lui prenait à peu près le temps de vider une bouteille, force lui était d'admettre qu'il vivait une vie heureuse, pleine d'amitié et de fêtes, et que ses jambes, somme toute, inspiraient à tous la plus irréfutable déférence.

Il n'en demeurait pas moins que l'avenir lui apparaissait mélancolique. La mort de ses parents avait ouvert sa conscience aux réalités philosophiques, qui ne possèdent pas d'autres fonctions que de gâcher la vie des hommes.

Aussi, pour concrétiser ce fantasme vaguement morbide qui le déchirait entre le souvenir de son père et les perspectives lugubres qui s'ouvraient dans son esprit dès qu'il pensait au lendemain, il entreprit de faire construire un tombeau dans le cimetière de Saint-Malo, logiquement, puisqu'il se trouvait dans les parages. Ce fut un bel ouvrage, sobre comme une bicyclette, taillé dans ce granit dont on fait les côtes. Le burin y grava le nom de *Jacques Anquetil*, en capitales sans prétentions, suivi de la mention *L'homme aux jambes d'or* et d'une date, 1934, à laquelle s'accrochait le classique tiret qui appelle le chiffre du dénouement.

À défaut de postérité, ce lopin agencé et coquet lui assurait la perpétuité, ce qui était déjà une prérogative imposante.

Il n'y a pas que dans les romans que le hasard fait bien les choses, bien que ce soit le lieu où il semble le plus méthodique. Avant même que le gracieux tombeau eût essuyé sa première averse, il mourait, quelque part en France, un homme du nom de Jacques Anquetil et dont tout le monde, même dans les campagnes reculées, se souvenait qu'il avait été coureur cycliste. Comme il est plus commode d'évoquer la mort des gens célèbres que la naissance de ceux qui le deviendront, les journaux s'empressèrent de consacrer à l'événement des articles péremptoirement tourmentés et nostalgiques. Avec un pincement au cœur, Jacques Anquetil fit graver la

deuxième date, 1987, et il sentit que, cette fois, quelque chose s'achevait dans sa vie.

Il se recueillit longtemps sur sa tombe, puis il laissa pousser sa barbe, ses cheveux, sa moustache, jusqu'à devenir méconnaissable à ses propres yeux lorsqu'il croisait son reflet dans une glace.

Lui qui, sous son vrai nom, avait su jouir d'une gloire d'emprunt, présumait qu'il devait maintenant sous un faux nom acquérir une notoriété légitime. Il se rendit propriétaire d'un pas-de-porte situé à deux bistrotts du cimetière. De sa fenêtre, il pouvait surveiller son tombeau, et c'est une volupté rare, même à Saint-Malo où, malgré l'air vivifiant, les morts ne sont pas moins morts qu'ailleurs.

Dans la foulée, il fit mouler ses jambes, dont le faste n'avait pas été altéré par les vicissitudes du temps. Sous le patronyme on ne peut plus connu de Marcel Dupont, il prospéra dans le commerce des *véritables jambes de Jacques Anquetil*. Il en proposait de toutes les sortes : en plâtre, en bronze, en fonte, en marbre reconstitué, en matière plastique. Associé avec un pâtissier du centre-ville, qui était un peu artiste, il ne fut pas long à présenter des jambes comestibles, en chocolat, en sucre et, aussi, ce qui aspirait à une façon d'humour, en guimauve et en pâtes de fruits.

Chaque jour, particulièrement en période estivale, des touristes étrangers, mais aussi des paysans des Monts d'Arrée, se succédaient devant le tombeau de granit. Ils déposaient des fleurs, se signaient, prenaient la photographie qui, plus tard, attesterait leur pèlerinage dans ce haut lieu. Souvent, Marcel Dupont se mêlait aux groupes de ses admirateurs posthumes. Il se régalaient des commentaires des uns et de l'hommage enthousiaste des autres. Quelquefois, il identifiait le maire d'un des villages où il s'était rendu quelques années auparavant. Il s'arrangeait pour engager la conversation.

« Il était un peu de chez nous, disait le maire en contenant mal son émotion.

— Je l'ai moi-même bien connu, disait Marcel Dupont en camouflant sa fierté dans le fouillis de son système pileux.

— S'il n'y avait eu que lui, le Tour de France serait passé chez nous. D'ailleurs, il avait la plus grande estime pour la côte de Brûly. »

Ce n'était pas exceptionnel qu'une larme fût versée sur ces souvenirs empreints de grandeur et de tendresse.

Presque toujours, les gens repassaient par le magasin. Ils ne seraient pas retournés chez eux sans emporter un exemplaire des jambes de leur champion. Des jambes parfaites. Des jambes en or.

« Des jambes comme celles-là, s'exclamaient-ils, c'est un don de la nature ! Comment ne pas aller loin avec de telles jambes ! »

Marcel Dupont approuvait. Il guidait les visiteurs dans l'arrière-boutique où était agencé un modeste musée. On pouvait y découvrir des portraits de ses parents, de ses grands-parents, des objets leur ayant appartenu, des documents d'état civil et un arbre généalogique. Le livre d'or recelait plusieurs milliers de signatures, de toutes origines sociales et de toutes origines géographiques, le tout constituant une espèce de Tour de France de la gratitude populaire. On y rendait grâce à Marcel Dupont, en proportion de ce qu'il se dévouait à une cause qui faisait l'unanimité. On émettait aussi le souhait qu'à la veille du troisième millénaire les très fameuses et très véritables jambes de Jacques Anquetil soient inscrites, sinon au patrimoine mondial, du moins dans les spécialités de la région malouine.

Parfois, devant sa bouteille de vin blanc, quand la lumière tournait court au coin de la vitrine, Marcel Dupont songeait à écrire l'histoire de cette course qui, sur un vélo, avait conduit Jacques Anquetil de Saint-Nazaire à Saint-Malo. Toute une vie. Comme dit le journal *L'Équipe* : Une étape de légende.